

propos qu'il lui tenait parfois et dont elle riait volontiers alors qu'elle ne songeait qu'à rire, et elle s'avouait que le précepteur était le protecteur le plus convenable pour elle, qu'avec lui, elle serait toujours maîtresse, que, lui devant tout, il se trouverait flatté d'obéir.

L'orgueil essayait bien de regimber contre les tendances de la jeune fille, elle le traitait en importun, et, l'ennui se mettant de la partie, elle se laissait aller à la pente de ses folles imaginations.

Mademoiselle Hermine cherchait un esclave docile ; la souplesse d'Anatole convenait à ses vues. Lui, développa ces dispositions, et se disait avec joie qu'il devenait indispensable. Il savait bien que ce n'était pas là de l'amour. Que lui importait ! Il se courbait plus bas encore, s'occupait activement des affaires de la maison, soumettait les comptes à Hermine qui ne voulait rien voir, rien entendre, faisait l'important et le courtisan, et s'arrangeait si bien, qu'il avait décidé la jeune fille à révéler leurs projets à monsieur de Fineste.

— Inutile de consulter madame Lobeau, avait-il insinué. Son mal est de ceux qui annihilent la volonté.

Pour la première fois, peut-être, Hermine se troubla en abordant son oncle pour la confidence.

— Qu'as-tu, fillette ? lui demanda-t-il doucement.

— Elle balbutia, rougit, prononça le nom d'Anatole, s'expliqua mal ou pas du tout, si bien que Philippe, la traitant toujours en enfant gâtée, lui répondit :

— Je vois ce que c'est : tu as assez de monsieur Anatole.

— Ce n'est pas cela, mon oncle.

— Quoi donc ?

— Je voudrais....

— Parle....

— Je voudrais me marier.

— Te marier !

— Eh ! oui ! ma mère ne guérira jamais, et.... je suis si seule....

— C'est un peu vrai, fillette.... Nous avons pourtant le temps de réfléchir, de faire un choix....

— J'ai choisi.

— Vraiment ? quand et qui, petite étourdie !

— Ne vous moquez pas, mon oncle ; n'ai-je pas seize ans ?

— Oh ! la vieille jeunesse ! Le nom du chevalier !

— Monsieur....

— Monsieur !

— Je n'ose pas.

— Tu deviens timide ?

— C'est que vous me traitez....

— En enfant que tu es. Causons raison, si c'est possible. Tu veux te marier ? C'est bien ! Pourquoi ? Pour être un peu libre, pouvoir commander. Je t'avertis, tu te trompes étrangement. Te souviens-tu que, petite fille, tu forçais toujours ton frère à jouer au cheval, et que tu réservais pour toi seule les rênes et la cravache ? C'est ainsi ou à peu près que tu crois pouvoir agir avec un mari. Erreur, fillette, grave erreur ! Tu mépriserais bientôt un mari de cette trempe. Ne pourrais-tu aussi te frotter et rencontrer un maître là où tu comptes trouver un esclave ?

— Non, non, mon oncle, je suis sûre de lui : il fera ce que je voudrai, et rien autre.

— Oui-dà ! ma chérie ! Il te l'a fait accroire.

— Je l'ai mis à l'épreuve.

— Encore l'histoire du cheval.

— Mon oncle....

— Quel est ce bel Adonis ?

— Vous me désespérez.

— L'aimes-tu au moins ?

— Je n'en sais rien. Il me va ; c'est ce que je puis dire. Evidemment je dois l'aimer.

— Folle !

— Pas autant que vous le présumez.

— Et il s'appelle ? le marquis de **, le comte de ** ?

— Ni comte, ni marquis. C'est M. Anatole.

M. de Fineste n'eut plus envie de plaisanter. Il avait cru d'abord à un caprice de jeune fille, le nom du précepteur lui avait mis un nuage au front et l'inquiétude au cœur. Il devina de suite les machinations de cet homme, et le but des intrigues infâmes dont Fernande avait été la victime. Ce n'était pas à l'humble orpheline qu'aspirait son ambition. Il avait voulu en faire l'instrument de sa fortune en flattant les idées de sa sœur, et avait fatalement entraîné cette dernière sur la pente où elle avait failli se perdre en voulant perdre Fernande. Quelle astucieuse persévérance il avait dû aussi déployer pour amener sa nièce à une démarche semblable !

Hermine, étonnée du silence de son oncle, lui en demanda le motif.

— C'est très sérieux, mon enfant, ce que tu viens d'avancer, lui répondit-il ; en as-tu instruit ta mère ?

— A quoi bon, mon oncle !

— Si ta mère ne parle plus, elle comprend.

— La comprenez-vous, vous ?

— Veux-tu en faire l'épreuve ? Allons la trouver. Ménageons-la, elle en a grand besoin.

Il la prit par la main et l'entraîna vers la chambre de madame Lobeau.

Celle-ci était à demi couchée dans un vaste fauteuil ; ses yeux étaient rougis par des larmes récentes, elle courbait péniblement la tête, et l'abbé Saturnin appelait sur elle la paix et le pardon du ciel.

Philippe et Hermine s'arrêtèrent un instant interdits.

— Vous pouvez entrer, dit l'excellent prêtre, mais qu'avez-vous l'un et l'autre ?

Ils paraissaient en effet fort agités.

Monsieur de Fineste fit signe à Hermine de s'asseoir près de sa mère, et, entraînant le curé à part, en quelques mots il le mit au courant de la situation.

— Je tiens la clef de l'énigme, enfin, murmura le prêtre. Voilà le mobile ; agissons, je n'ai que trop tardé !

— Vous vous doutiez de ce qui arrive ?

— Pas précisément, mais monsieur Anatole ne me convenait plus. Je ne pensais pas, pourtant, qu'il poussât l'audace jusque-là. Je ne sais ce qu'il a fait à votre sœur, elle ne peut souffrir qu'on lui en parle.

— Il faudra bien qu'elle sache....

— Tout, mon ami.

— Et se tournant vers madame Lobeau, il ajouta :

— Ne vous ai-je pas trop fatiguée, madame ?

Elle sourit tristement et secoua négativement la tête.

— Me promettez-vous d'être raisonnable !

Elle fit signe qu'elle le serait.

— Consentiriez-vous à accepter un gendre ?

— No.... no.... fit-elle avec inquiétude.

— Oui ou non ?

Elle haussa légèrement les épaules comme pour dire qu'elle n'en savait rien.

— Cela dépendrait, n'est-ce pas ? et Hermine est bien jeune.

Son mouvement fut affirmatif.

— Savez-vous qui se présente ?

— Monsieur le curé ! intercédait Hermine tandis que madame

Lobeau disait encore oui.

— Vous le savez ?

Oui, toujours.

— C'est maître Anatole.

Même signe.

— Et vous l'accepteriez ?

— No.... no.... no.... répéta-t-elle vivement en attirant des yeux sa fille sur son sein.

— Et si Hermine le désirait ? interrogea Philippe.

— No.... no.... fit-elle en regardant sa fille avec anxiété et montrant le secrétaire.

On fut une minute à deviner qu'elle voulait qu'on ouvrit le meuble.

Quelle dut être alors terrible et poignante l'angoisse où la plongeait son impuissance ! Elle avait voulu frapper, et elle était frappée à son tour ! elle avait voulu briser celle qui semblait s'opposer à ses ambitions, à son tour elle était brisée, et sa bouche ne pouvait proférer un son pour exhaler sa plainte, révéler sa pensée et défendre son trésor menacé !

Torture morale au-dessus de toutes les tortures ! devra-t-elle assister comme un vivant cadavre à l'abominable forfait qui lui prend son enfant ! Elle sera là, et ne pourra crier : arrière ! à celui qui s'est fait son bourreau ! Et sa fille jurera devant Dieu, devant elle, amour, fidélité à ce monstre, sans qu'une protestation éclate sur ses lèvres ! Mais elle parlera ! dût sa poitrine se déchirer sous l'effort ; dût son cœur prendre tout le sang de ses artères pour se rompre en un cri sauteur ; elle parlera ! le ciel ne voudrait pas lui infliger un supplice semblable, et sa vengeance dépasserait la faute !

Le meuble fut ouvert. Guidé par les regards de sa sœur, Philippe chercha dans les tiroirs, sonda les cachettes : rien !

Un éclair de folie passa dans l'œil de la malade à cette découverte. Elle se fit traîner jusque-là, et regarda attentivement : Rien ! rien !

Un son rauque, désespéré sortit de son gosier, et des larmes plus cruelles que des larmes de sang coulèrent le long de ses joues pâles, et les révélations qu'elle avait écrites après la scène avec Anatole, avaient disparues. Seul, le précepteur avait pu s'emparer, pendant la crise, de cette pièce accablante pour lui ; le moyen de sauver sa fille lui échappait, et sa langue, pauvre mère, était désormais muette, et ses mains inertes étaient incapables de tracer un mot !

Enfant, pitié pour cette femme ! tu ne sens donc pas qu'elle fait plus que mourir !

Hermine attendait et ne cherchait pas à pénétrer le secret de cette détresse. Philippe et le prêtre devinaient, sans comprendre, qu'une grande déception venait d'atteindre la malade. Quel rapport cette déception avait-elle avec le précepteur et la demande d'Hermine ? Enigme. Evidemment un papier était l'objet de leurs recherches. Que renfermait-il ? Ils l'ignoraient probablement toujours, et madame Lobeau devait se tromper en croyant le retrouver là.

Elle ne se trompait pas, et le désespoir lui montait au cerveau et le faisait bouillonner à en perdre la raison. La fatale syllabe s'échappait tumultueusement au milieu de cris confus, et cette lutte de la volonté aux prises avec les organes était épouvantable à voir ; un bout de crayon frappa ses regards. Ses lèvres le saisirent avec avidité, et, sur un des papiers épars devant elle, elle essaya de former quelques lettres. Elle était si émue qu'elle ne traça que des caractères informes. Accablée, mais non vaincue, elle essaya encore, elle essaya longtemps, et, au mouvement du crayon plutôt qu'aux jambages qu'il traçait, Philippe épela : "je ne.... veux.... pas."

Sa sœur interrogée, donna un signe affirmatif.

— M. Anatole est si bon, mère, et il nous est si dévoué ! exclama Hermine, s'irritant de l'obstacle qu'elle pressentait, et roulant d'autant plus que l'opposition se manifestait.

(La fin au prochain numéro.)

PARNELL

Parnell est né en Irlande en 1847. Son bisaïeul était sir John Parnell, le dernier chancelier de l'Echiquier d'Irlande. Sir John fut destitué pour avoir refusé de voter l'union de l'Irlande avec l'Angleterre, malgré l'offre d'un titre de lord anglais. Cela explique pourquoi Parnell a pu dire qu'il était patriote par race et par famille. Il est comme l'oiseau qui chante ce que chantait son père !

M. Parnell père fit un voyage aux Etats-Unis. Là il devint amoureux d'une noble jeune fille âgée de seize ans, admirablement belle et intelligente. Elle était la fille du fameux commodore Stewart, appelé par ses compatriotes l'homme de fer, *Ironsides*.

Aujourd'hui veuve, Mme Parnell vit dans ses vastes domaines aux Etats-Unis. Son fils, qui lui ressemble physiquement, avait déjà dans le sang, par les Parnell, l'amour religieux du pays—l'ancienne miss Stewart l'embrassa avec son génie brillant. Elle a été pour les cœurs de ses fils et de ses deux filles, comme la prêtresse qui met le feu à l'encens des encensoirs !

Ces deux sœurs de M. Parnell (il en a six) sont des esprits de femme absolument supérieurs. L'une, Fanny, est un poète des Etats-Unis. L'autre, Anna, plus jeune, est en ce moment le chef de la ligue des femmes irlandaises. Parnell a été élevé à l'université d'Oxford. Ensuite il fit le voyage continental habituel. A Paris, il demeura quelque temps chez son oncle, M. Stewart, qui habitait un fastueux appartement, aux Champs-Élysées. Mais là, ainsi qu'il me le disait, il vit plutôt la colonie américaine que la société française. Un jour, la voix des vieux pères, couchés dans le tombeau de famille, le rappela en Irlande.

Le château d'Avondale, dans le comté de Wicklow, est un grand bâtiment sévère qui domine une colline, comme il n'y en a peut-être point de plus charmantes au monde. Au bas de ces touffes d'un vert d'Irlande ser-

pente une ligne d'un blanc mat, comme une échappée de *rif argent*. Coin de terre et coin de ciel d'un charme indicible que le Lamartine irlandais, Thomas Moore, a chantés avec sa plume dans ses *Mélodies* !

Dans son immense domaine d'Avondale, Parnell, dont l'esprit est enclin aux études *positives*, s'occupa quelque peu de mécanique, mais sa passion dominante était le sport. Il chassait dans ses propriétés qui sont dans trois comtes. Il aimait les chevaux, les chiens. Infatigable marcheur, excellent cavalier. A cette heure d'aujourd'hui ses chiens à longs poils s'ennuient bien là-bas—et bâillent avec cet étirement qu'on sait !

Enfin, le voici député. Bientôt il est chef du parti irlandais, les *Home Rulers*, à la Chambre des Communes. Il n'a pas l'imagination magnifique des Celtes, il a le calme du Saxon. Vous savez la grande loi humaine que j'ai toujours trouvée obéie dans la galerie des portraits que j'ai faite ici "le fils est l'enfant de la mère — la fille est l'enfant du père !"

Or, la mère de Parnell est Américaine.

Les esprits allaient au delà des choses pratiques—dans les rêves ; il les ramena dans la réalité. Il imposa à son pays un seul *desideratum*. L'idée simple qu'il exprime revient sans cesse dans ses discours, à intervalles presque réglés. Elle est pour M. Gladstone, véhément et emporté, le tourment qu'avait inventé l'Inquisition—la goutte d'eau qui tombe sans cesse sur le crâne du patient !

Parnell a dit à l'Angleterre : "Transigeons. Vous allez acheter le bien des land-lords ; les tenanciers vous paieront le revenu annuel fixé, pendant trente ans. Au bout de ce temps, ils seront propriétaires du sol."

Il faudrait tout ce numéro de journal pour expliquer de quelle façon Parnell prétend établir qu'il n'y a là aucun lèse-propriété. Ce serait seulement une opération dans le genre du fameux milliard des émigrés inventé avec tant de génie par de Villèle.

Parnell ne parle donc point de la séparation de l'Irlande, comme le font les fenians. Il n'a pas la haute allure catholique de son grand prédécesseur O'Connell. Il est protestant et il s'adresse à une majorité catholique ardente. Il ne vise point le problème social. Il n'est pas plus républicain que monarchiste. Enfin, il ne fait aucune opposition dynastique. Tout son système est momentanément une question de fermage. Il pose la première pierre d'un édifice dont le dessin est inconnu, mais qu'on sait devoir être immense.

Parnell est grand et mince. En décembre dernier, il portait encore toute sa barbe. Maintenant il a rasé le bas du visage et n'a laissé qu'une partie des favoris qui se relie à la moustache peu épaisse. Les cheveux sont d'un châtain un peu sombre et la barbe est d'un châtain très clair, presque blonde. C'est l'aspect général d'un jeune gentleman de bonne famille, qui serait un peu fatigué par les nuits froides passées à chasser sur les lacs.

Le visage est légèrement maigre ; il est correct. Les yeux sont absolument particuliers. Plus je vois, j'écoute et j'écris, plus je comprends combien j'avais raison quand j'ai dit ici : "Je suis comme un chien—je regarde toujours l'homme à l'œil."

L'œil de Parnell est remarquable par la grandeur de l'iris d'un noir mat avec de subits reflets d'acier. Parnell tient d'ordinaire sa tête un peu penchée et immobile. En revanche, l'œil regarde haut et de tous côtés. C'est le lent regard roulant du grand fauve couché, qui suit de l'œil les mouvements des gens passant devant sa cage de fer.

Le corps a des attaques fines mais vigoureuses. On sent qu'il y a là un homme *entraîné* dès longtemps, comme un long cheval de sang, maigre mais puissant.

On a dit de lui qu'il semblait distrait. C'est une erreur. On ne l'a guère vu qu'en sorte d'audience publique. Je crois que le Parnell que la plupart ont vu n'était qu'un Parnell ennuyé. Moi qui l'ai vu seul et pendant plus de deux heures, j'estime que sa note, c'est, non pas la distraction, mais la double préoccupation. Il vous écoute, vous qui lui parlez—un même temps qu'il écoute une autre parole, par lui seul entendue. C'est la note de tout esprit gravement préoccupé. (M. Parnell est un philosophe et un brave—il me pardonnera donc la comparaison suivante)... C'est la note du condamné à mort qu'on visite dans sa cellule—elle me rappelle un chef d'orchestre, écoutant à la fois deux orchestres différents.

Le sourire est d'une politesse machinale. Le trait dominant de la bouche est une sécurité qui n'est point la résignation. Elle montre deux rangées de dents petites, bien alignées et excessivement blanches—dents